

# LA BELLE TENEBREUSE

DEUXIÈME PARTIE

## MORTE - VIVANTE

Elle se saigna aux quatre veines, la pauvre femme, pour le faire instruire au lycée, où il fit de brillantes études, mais chacune de ses privations était un bonheur pour elle. Ne vivant que pour ses enfants, que par eux, elle s'ingéniait à des dévouements sans cesse renaissants, adorée de Modeste et de Gérard, sûre de ces deux cœurs, et son propre cœur réchauffé par leur tendresse.

Modeste était une jolie fille blonde, ressemblant à son père, dont elle avait les traits fins, la distinction, la délicatesse. Ses grands yeux étaient d'un bleu profond—le bleu du ciel pendant la nuit—sur lequel parfois la lumière semblait piquer une étoile. Elle était plus grande que sa mère, sa taille était souple, cambrée, son front reflétait toute la pureté de son cœur, toute la fierté de son caractère.

Cette période de vingt ans, emplie d'un travail acharné, si tranquille et si heureuse qu'elle eût été, avait cependant apporté à Marceline bien des souffrances intimes.

Que de fois Gérard, encore enfant, mais déjà sérieux et raisonnable, avait demandé :

—Tu ne me parles jamais de mon père ? Est-ce que je ne suis pas comme tout le monde ? Est-ce que je n'en ai pas eu ?

—Il est mort, avait-elle dit.

Mais plus tard, Gérard étant devenu jeune homme, cette fois, il avait bien fallu lui expliquer, pour éviter ses questions, pour éviter surtout ses pensées.

—Ne me parle jamais de ton père, mon enfant... Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

—Oh ! mère, en douterais-tu ?

—Tu me respectes ?...

—Oh ! mère, mon cœur est plein de toi... ta vie t'appartient et je suis sûr que tu n'as pas à en rougir.

Les deux enfants croyaient à une origine commune... Elle n'avait pas dit à Modeste qu'elle n'était sœur de Gérard que par sa mère et qu'elle avait le droit de porter haut et fièrement le nom de Pierre Beaufort, son père.

Depuis vingt ans qu'elle avait quitté Saint-Denis, elle n'avait plus entendu parler de Louis Valognes et de Beaufort.

Valognes qui connaissait son nom de Marceline Langon, aurait peut-être pu la retrouver, s'il l'avait voulu, pendant les quelques mois qu'elle passa en hôtel garni, mais il avait trop souffert de la résistance de Marceline. Celui-là, aussi, comme Beaufort, gardait tout au fond de son cœur le souvenir cuisant de son abandon. Mais son âme généreuse se refusait à la rancune et à la haine, il pardonnait.

—Elle ne m'aimait pas, disait-il, est-ce sa faute ?

Quant à Pierre Beaufort, il avait acheté d'importantes forges près de Creil, à la suite de son entrevue avec Valognes aux établissements métallurgiques de Saint-Denis.

Et c'est là, à Creil, que nous le retrouverons bientôt.

Entre Beaufort et Valognes, il n'avait jamais été question de Marceline Langon.

Une fois seulement, Valognes avait demandé :

—Cette jeune femme dont nous avons sauvé les enfants est-elle venue vous remercier ?

—Non. Elle m'a écrit. Qu'est-elle devenue ?

—Elle a quitté l'usine quelque temps après. Je ne sais trop où elle est allée...

Ne m'aviez-vous pas dit que vous l'aimiez et que vous vouliez l'épouser ?

—C'est vrai, fit Valognes d'une voix altérée, mais des difficultés se sont élevées que je n'avais pu prévoir et j'ai dû renoncer à mon projet, abandonner toute espérance.

—Vous avez souffert ? dit Beaufort avec bonté.

—Un peu, fit Valognes, étouffant un soupir.

Et il eut un sourire mélancolique et résigné.

Depuis cette conversation, les deux hommes ne s'étaient revus que rarement et jamais plus il n'avait été question de Marceline entre eux.

Gérard avait achevé ses études de médecine et était interne à l'hôpital Lariboisière.

Un soir, en causant avec sa mère, il lui dit :

—Notre profession est douloureuse et souvent même cruelle. Il nous est arrivé aujourd'hui une vieille femme, amenée de province par son fils. Elle est atteinte d'une sorte de tumeur cancéreuse de l'œil. Le médecin en chef a déclaré cette tumeur incurable. L'opération serait suivie d'une méningite aiguë et de la mort à bref délai. Or, les souffrances de cette pauvre vieille sont terribles. Impossible de les soulager.

—Et, qu'en penses-tu, toi, mon fils ?

Le jeune homme resta silencieux, puis tout à coup, se levant :

—Je pense que l'opération de l'ablation de l'œil n'est pas impossible et je ne partage pas les craintes du docteur. La méningite est à redouter, il est vrai, mais elle ne me paraît pas inévitable.

—Pourquoi ne tentes-tu pas l'opération ?

—Le chef m'en empêcherait.

—Quel est le nom de cette malade ?

—Son nom ? Ma foi je l'ai oublié... Attends donc... non... elle s'appelle Jan-Jot... Ce sont des paysans de Brenne... Le fils est un ancien soldat, joueur d'orgue de son métier... Qu'as-tu donc, mère ?

Elle avait pâli.

—Jan-Jot ? dit-elle... Jan-Jot ?...

—Est-ce que ce nom te rappellerait quelque chose ?

—Non. Rien. Que veux-tu que cela me rappelle ?

Elle tomba dans une rêverie profonde, que son fils respecta.

Au bout de quelques instants :

—Puisque tu crois être sûr du succès, que n'amènes-tu cette femme ici ? Nous avons ta chambre qui est libre. Elle l'occupera. Son fils couchera auprès d'elle sur un lit de sangle que nous louerons...

—Que tu es bonne... mais je ne veux pas... Cette malade est une étrangère pour nous... Je craindrais de t'attrister par le spectacle de ses souffrances, et, si je ne réussis point, par celui de sa mort.

—Non. J'ai confiance en toi. Fais-la transporter ici demain, dans la matinée, tout sera prêt pour la recevoir.

Le lendemain, en effet, dans le petit appartement de Passy, occupé par Marceline, un brancard amenait la vieille Jan-Jot.

Glou-Glou accompagnait sa mère.

Marceline était si changée qu'il ne la reconnut pas en la remerciant.

—Oh ! madame, dit-il, que de bontés pour de pauvres gens comme nous.

Comment ferons-nous jamais pour vous témoigner notre reconnaissance ?

Elle le regarda fixement. Ils étaient seuls. Modeste et Gérard étaient occupés près de la malade qu'ils installaient dans son lit. Personne ne pouvait les entendre.

Marceline attira Jan-Jot près de la fenêtre.

—Regardez-moi bien, dit-elle regardez-moi attentivement...

—Oui, madame, je ne demande pas mieux...

—Et ma personne, comme ma figure, ne vous rappelle-t-elle rien ?

—Rien du tout, madame... Est-ce que je me serais déjà trouvé en votre présence ?... Alors, je ne suis qu'une bête de ne pas me souvenir...

—Il y a longtemps, dit-elle, oh ! très longtemps... et j'ai bien changé, au lieu de me voir ainsi que je suis, oubliez que j'ai des cheveux blancs, oubliez que j'ai des rides... Supposez qu'au lieu d'avoir plus de quarante-cinq ans, je n'en aie que vingt... supposez que j'aie des cheveux noirs... que mon visage soit frais et reposé... cela guiderait-il vos souvenirs ?... vous rappellerait-il mon nom ?

—Attendez donc... oh ! ce n'est pas possible... ce serait trop de chance !... Vous êtes... vous seriez ?... je suis sûre que je vais dire une bêtise...

—Dites-la, Glou-glou, je serai seule à l'entendre.

—Glou-Glou ! vous connaissez mon surnom... Ah ! tonnerre du sort, vous êtes mademoiselle Marceline de Montescourt ?

—Oui, dit-elle, mais silence et pas un mot !

—Ah ! que je suis heureux ! que je suis heureux ! Quelle chance !

Et il se frotta, sur la tête, des coups de poing à démolir son crâne.

—Oh ! vous pouvez être sûre de ma discrétion. J'aurais pu dire, dans le temps, que vous étiez vivante... Je n'en ai eu garde... Je me souvenais du mal que je vous avais fait... Et ça me fermait la bouche. Ma mère, non plus, ne vous a pas trahie... La pauvre femme, elle n'y a guère pensé... elle ne prononce pas quatre paroles dans son année... Elle est si vieille, pensez donc... Ah ! mam'zelle Marceline, si vous aviez vu le désespoir de M. Pierre Beaufort, trois ou quatre jours après votre disparition ! Je l'ai vu, moi, quand le juge d'instruction m'a fait appeler... ça vous aurait fendu le cœur... parole... les larmes me crevaient les yeux... Mais j'ai tort de vous parler de tout cela... Tout cela est mort... C'est déjà bien vieux... Il vaut mieux n'y point penser...

La vieille Jan-Jot s'étant mise à geindre, Glou-Glou courut dans la chambre : Marceline le retint.

—Pour tout le monde, dit-elle, même pour mes enfants, je m'appelle Marceline Langon.

—Vos enfants, dit-il, vos enfants...

Mais il se tut au moment de faire une question indiscrette.

—Ça ne me regarde pas, murmura-t-il, assez de bêtises.

Et il rejoignit sa mère qui le réclamait à grands cris.

Deux jours après, Gérard se décidait à l'opération. Celle-ci réussissait comme il l'avait prévu. Quinze jours après, la mère Jan-Jot était sur pied et capable d'entreprendre un voyage.

—Je vous conseille de ne pas retourner en Brenne, dit Gérard à Glou-Glou. Je ne connais pas votre pays, mais j'en ai entendu parler comme d'une contrée malsaine. Votre mère, en ce moment très affaiblie, a besoin de ménagements et d'extrêmes précautions.

—Je chercherai, dit le joueur d'orgue. Je suivrai votre conseil.

Lorsqu'il prit congé de Marceline, il lui dit :